

# ***Les Villes Invisibles***

par ***Italo Calvino***

écrit en craie blanche par ***Mike Schertzer***



Ce qui commande au récit, ce n'est pas la voix : c'est l'oreille.

\*

Le voyageur y reconnaît le peu qui lui appartient, et découvre tout ce qu'il n'a pas eu, et n'aura pas.

## **Les Villes et le Désir 4**

Au centre de Foedora, métropole de pierre grise, il y a un palais de métal avec une boule de verre dans chaque salle. Si l'on regarde dans ces boules, on y voit chaque fois une ville bleue qui est la maquette d'une autre Foedora. Ce sont les formes que la ville aurait pu prendre si, pour une raison ou une autre, elle n'était devenue telle qu'aujourd'hui nous la voyons. A chaque époque il y eut quelqu'un pour, regardant Foedora comme elle était alors, imaginer comment en faire la ville idéale ; mais alors même qu'il en construisait en miniature la maquette, déjà Foedora n'était plus ce qu'elle était au début,

et ce qui avait été, jusqu'à la veille, l'un de ses avènements possibles, n'était plus désormais qu'un jouet dans une boule de verre.

Foedora, à présent, avec ce palais des boules de verre possède son musée : tous ses habitants le visitent, chacun y choisit la ville qui répond à ses désirs, il la contemple et imagine qu'il se mire dans l'étang des méduses qui aurait dû recueillir les eaux du canal (s'il n'avait été asséché), qu'il parcourt perché dans un baldaquin l'allée réservée aux éléphants (à présent interdits dans la ville), qu'il glisse le long de la spirale du minaret en colimaçon (qui ne trouva plus le terrain d'où il devait surgir).

Sur la carte de tom empire, ô Grand Khan, doivent trouver place aussi bien la grande Foedora de pierre et les petites Foedora dans leurs boules de verre. Non parce qu'elles sont toutes également réelles, mais parce que toutes ne sont que présumées. L'une rassemble ce qui est accepté comme nécessaire alors qu'il ne l'est pas encore ; les autres ce qui est imaginé comme possible et l'instant d'après ne l'est plus.

### **Les Villes et le Désir 5**

A partir de là, après sept jours et sept nuits, l'homme arrive à Zobeide, ville blanche, bien exposée à la lune, avec des rues qui tournent sur elles-mêmes comme les fils d'une pelote. Voici ce qu'on raconte à propos de sa fondation : des hommes de diverses nations firent un rêve semblable, ils virent une femme courir en pleine nuit dans une ville inconnue, ils la virent de dos, avec ses cheveux longs, et elle était nue. Ils révèrent qu'ils

la suivaient. A la fin chacun la perdit. Ayant rêvé, ils partirent à la recherche de la ville, ils ne la trouvèrent pas mais ils se retrouvèrent ensemble ; ils décidèrent de construire une ville comme dans leur rêve. Dans la disposition des rues chacun reconstitua l'itinéraire de sa poursuite ; à l'endroit où il avait perdu les traces de la fugitive, il ordonna l'espace et les murs autrement que dans le rêve, de telle sorte qu'elle ne puisse plus s'échapper.

Ce qui donna la ville de Zobeide où ils s'établirent dans l'attente qu'une nuit se répétât la scène. Aucun d'eux, ni en rêve, ni l'état de veille, ne revit jamais la femme. Les rues de la ville étaient celles par lesquelles ils allaient au travail tous les jours, sans plus aucune relation avec la poursuite du rêve. Qui du reste était déjà et depuis longtemps oublié.

D'autres hommes arrivèrent d'autres pays, ayant fait un rêve semblable au leur, et ils reconnaissaient dans la ville de Zobeide quelque chose de rues de leur rêve, et ils changeaient de place arcades et escaliers de manière à ce qu'ils ressemblent mieux au chemin de la dame poursuivie et que là où elle avait disparu il ne restât plus d'issue par où s'échapper.

Les premiers arrivés ne comprenaient pas ce qui attirait ces gens à Zobeide, dans cette ville sans grâce, cette souricière.

### **Les Villes et la Mémoire 1**

Toutes ces beautés, le voyageur les connaît déjà pour les avoir vues aussi dans d'autres villes. Mais le propre de celle-ci est que si l'on y arrive un soir de septembre, quand les jours raccourcissent et que les lampes multicolores s'allument toutes

ensemble aux portes des friteries, et que d'une terrasse une voix de femme crie : hou !, on en vient à envier ceux qui à l'heure présente pensent qu'ils ont déjà vécu une soirée pareille et qu'ils ont été cette fois-là heureux.

### **Les Villes et la Mémoire 2**

Il vient à l'homme qui chevauche longtemps au travers de terrains sauvages, le désir d'une ville. Pour finir, il arrive à Isidora, une ville où les palais ont des escaliers en colimaçon incrustés de coquillages marins, où l'on fabrique lunettes et violons dans les règles de l'art, où lorsque l'étranger hésite entre deux femmes il en rencontre toujours une troisième, où les combats de coqs dégénèrent en rixes sanglantes mettant aux prises les parieurs. C'est à tout cela qu'il pensait quand il avait le désir d'une ville. Isidora est donc la ville de ses rêves : à une différence près. Dans son rêve, la ville le comprenait lui-même, jeune ; il parvient à Isidora à un âge avancé. Il y a sur la place le petit mur des vieux qui regardent passer la jeunesse ; lui-même y est assis, parmi les autres. Les désirs sont déjà des souvenirs.

### **Les Villes et les Echanges 2**

A Chloé, une grande ville, les gens qui passent dans les rues ne se connaissent pas. En se voyant ils imaginent mille choses les uns sur les autres, les rencontres qui pourraient se produire entre eux, les conversations, les surprises, les caresses, les coups de dent. Mais personne ne salue personne, les regards

se croisent un instant et aussitôt se fuient, cherchent d'autres regards, ne s'arrêtent pas.

Passent une jeune fille qui fait remuer une ombrelle qu'elle tient sur l'épaule, et aussi un peu la rondeur de ses hanches. Passe une dame de noir vêtue qui exhibe toutes ses années, les yeux sous son voile inquiets et les lèvres qui tremblent. Passent un géant tatoué ; un homme jeune avec des cheveux blancs ; une naine ; des sœurs jumelles habillées en corail. Entre eux quelque chose court, un échange de regards comme des lignes qui relient une figure à l'autre et dessinent des flèches, des étoiles, des triangles, jusqu'à ce que toutes les combinaisons en un instant soient épuisées, et d'autres personnages entrent en scène : un aveugle avec un guépard enchaîné, une courtisane avec son éventail en plumes d'autruche, un éphèbe, une femme obèse. Ainsi, entre ceux qui par hasard se retrouvent ensemble à se protéger de la pluie sous les arcades, ou se pressent sous une tente du bazar, ou se sont arrêtés sur la place pour écouter l'orchestre, s'accomplissent rencontres, séductions, étreintes, orgies, sans que s'échange une parole, sans que bouge le petit doigt, et presque sans lever les yeux.

Une vibration luxurieuse traverse continûment Chloé, la plus chaste des villes. Si hommes et femmes se mettaient à vivre leurs songes fugitifs, chaque fantôme deviendrait une personne avec qui commencer une histoire de poursuites, simulations, malentendus, heurts, oppressions : et cesserait de tourner le manège des fantaisies.

\*

Moi aussi j'ai pensé à un modèle de ville duquel je déduis toutes les autres. C'est une ville qui n'est pas faite que d'exceptions, d'impossibilités, de contradictions, d'incongruités, de contresens. Si une ville ainsi faite est tout ce qu'il y a de plus improbable, en abaissant le nombre des éléments anormaux la probabilité grandit que la ville existe véritablement. Par conséquent, il suffit que je soustraie de mon modèle des exceptions, et de quelque manière que je procède j'arriverai devant l'une des villes qui, quoique toujours par exception, existent. Mais je ne peux pas pousser mon opération plus loin qu'une certaine limite : j'obtiendrais des villes trop vraisemblables pour être vraies.

#### **Les Villes Effilées 4**

La ville de Sophronia se compose de deux moitiés de ville. Dans l'une, il y a le grand-huit volant aux bosses brutales, le manège avec ses chaînes en rayons de soleil, la roue avec ses cages mobiles, le puits de la mort avec ses motocyclistes la tête en bas, la coupole du cirque avec la grappe de trapèzes qui pend en son milieu. L'autre moitié de la ville est en pierre, en marbre et en ciment, avec la banque, les usines, les palais, l'abattoir, l'école et tout le reste. L'une des moitiés de ville est fixe, l'autre est provisoire, et quand le terme de sa halte est arrivé, ils la déclouent, la démontent et l'emportent pour la replanter sur les terrains vagues d'une autre moitié de ville.

Ainsi chaque année survient le jour où les manœuvres enlèvent les frontons de marbre, descendent les murs de pierre, les pylônes de ciment, démontent le ministère, le

monument, les docks, la raffinerie de pétrole, l'hôpital, les chargent sur des remorques, pour suivre de place en place l'itinéraire de chaque année. Ce qui demeure ici, c'est la demi-Sophronia de tirs à la cible et de manèges, avec le cri suspendu dans la nacelle du huit volant la tête à l'envers, et elle commence à compter combien de mois, combien de jours elle devra attendre pour que revienne la caravane et qu'une vie complète recommence.

### **Les Villes Effilées 5**

Si vous voulez me croire, très bien. Je dirai maintenant comment est faite Octavie, ville-toile d'araignée. Il y a un précipice entre deux montagnes escarpées : la ville est au-dessus du vide, attachée aux deux crêtes par des cordes, des chaines et des passerelles. On marche sur des traverses de bois, en faisant attention à ne pas mettre les pieds dans les intervalles, ou encore on s'agrippe aux mailles d'un filet de chanvre. En dessous, il n'y a rien pendant des centaines et des centaines de mètres : une nuage circule ; plus bas on aperçoit le fond du ravin.

Telle est la base de la ville : un filet qui sert de lieu de passage et de support. Tout le reste, au lieu de s'élever par-dessus, est pendu en dessous : échelles de corde, hamacs, maisons en forme de sacs, portemanteaux, terrasses semblables à des nacelles, outres pour l'eau, becs de gaz, tournebroches, paniers suspendus à des ficelles, monte-charges, douches, pour les jeux trapèzes et anneaux, téléphériques, lampadaires, vases de plantes aux feuillages qui pendent.

Suspendue au-dessus de l'abîme, la vie des habitants d'Octavie est moins incertaine que dans autres villes. Ils savent que la résistance de leur filet a une limite.

### **Les Villes et le Ciel 1**

A Eudoxie, qui s'étend vers le haut et le bas, avec des ruelles tortueuses, des escaliers, des passages, des mesures, on conserve un tapis dans lequel tu peux contempler la véritable forme de la ville. A première vue, rien ne paraît moins ressembler à Eudoxie que le dessin du tapis, fait de figures symétriques qui répètent leurs motifs le long de lignes droites ou circulaires, tressé à coups d'aiguilles en couleurs éclatantes, dont tu peux suivre la trame alternée tout le long de l'ouvrage. Mais si tu t'arrêtes pour observer attentivement, tu te persuades qu'à chaque point du tapis correspond un point de la ville et que tout ce qui contient la ville est compris dans le dessin, les choses y étant placées selon leurs rapports véritables, lesquels échappent à ton œil distrait par le va-et-vient, le grouillement, la cohue. Toute la confusion d'Eudoxie, les braiements des mulets, les taches de noir de fumée, l'odeur de poisson, c'est ce qui t'apparaît dans la vision partielle que tu en retiens ; mais le tapis démontre qu'il existe un point à partir duquel la ville laisse voir ses proportions véritables, le schéma géométrique implicite à chacun de ses moindres détails.

Se perdre, à Eudoxie, est facile : mais quand tu t'appliques à scruter le tapis, tu reconnais la rue que tu cherchais sous l'espèce d'un fil cramoisi ou indigo ou amarante qui après un grand tour te fait pénétrer dans un enclos de couleur pourpre,



lequel constitue to point d'arrivée véritable. Tout habitant d'Eudoxie confronte, à l'ordre immobile du tapis, une image de la ville, une angoisse, qui lui appartient en propre, et chacun peut trouver, dissimulée parmi les arabesques, une réponse, l'histoire de sa vie, les caprices du destin.

Sur le rapport mystérieux entre deux éléments aussi différents que le tapis et la ville, on interrogea un oracle. L'un des deux, – telle fut la réponse, – a la forme que les dieux donnèrent au ciel étoilé et aux orbites sur lesquelles tournent les mondes ; l'autre est un reflet approximatif, comme toute œuvre humaine.

Depuis longtemps déjà les augures se disaient assurés que l'harmonieux dessin du tapis était de nature divine ; c'est en ce sens que l'oracle fut interprété, et il ne donna pas lieu à controverse. Mais tu peux aussi bien en tirer la conclusion contraire : que la véritable carte de l'univers, c'est la ville d'Eudoxie, telle quelle, une tache qui grandit au hasard, avec des rues en zigzags, des maisons qui s'écroulent l'une sur l'autre dans une nuage de poussière, des incendies, des hurlements dans le noir.

### **Les Villes et les Morts 3**

Aucune ville plus qu'Eusapie n'est portée à jouir de la vie et à fuir les problèmes. Et pour que le saut de la vie à la mort soit moins brutal, ses habitants ont construit sous terre une copie exacte de leur ville. Les cadavres, séchés de manière qu'il en reste le squelette revêtu d'une peau jaunâtre, sont portés là-dessous pour continuer leurs occupations d'avant. De celles-ci,

ce sont les moments d'insouciance qui ont la préférence : la plupart sont assis autour de tables servies, ou disposés dans l'attitude de qui danse ou joue de la trompette. Mais pourtant tous les commerces et métiers de l'Eusapie des vivants sont en activité sous terre, ou du moins tous ceux que les vivants ont tenus avec plus de satisfaction que d'ennui : l'horloger, au milieu de toutes les horloges, arrêtées dans sa boutique, approche une oreille parcheminée d'une pendule désaccordée ; un barbier savonne d'un blaireau sec l'os de pommettes d'un acteur, tandis que celui-ci repasse son rôle en fixant le manuscrit de ses orbites vides ; une jeune fille au crâne souriant trait une carcasse de génisse.

Sans doute les vivants sont-ils nombreux qui demandent pour après leur mort un destin différent de celui qui fut le leur : la nécropole est envahie de chasseurs de lions, de mezzo-sopranos, de banquiers, de violonistes, de duchesses, de filles entretenues, de généraux, en plus grand nombre qu'en comptait jamais ville vivante.

La mission d'accompagner en bas les morts et de les arranger à l'endroit voulu est confiée à une confrérie de cagouleurs. Personne d'autre n'a accès à l'Eusapie des morts et tout ce que l'on sait de là-bas se sait par eux.

Ils disent que la même confrérie existe parmi les morts, et qu'elle ne manque pas de leur donner un coup de main ; les cagouleurs après la mort continueront de remplir leur office dans l'autre Eusapie ; ils laissent même croire que quelques-uns d'entre eux, déjà morts, continuent de se promener en

haut et en bas. Sans aucun doute, l'autorité de cette congrégation sur l'Eusapie des vivants est-elle très étendue.

Ils disent que chaque fois qu'ils y descendent, ils trouvent quelque chose de changé dans l'Eusapie d'en dessous ; les morts apportent des innovations dans leur ville ; pas très nombreuses, mais fruits sûrement d'une réflexion pondérée, non de caprices passagers. D'une année sur l'autre, disent-ils, on ne reconnaît plus l'Eusapie des morts. Et les vivants, pour ne pas être en reste, tout ce que les cagouleurs leur racontent des nouveautés des morts, ils veulent le faire eux aussi. Ainsi, l'Eusapie des vivants s'est-elle mise à copier sa copie souterraine.

Ils disent que ce n'est pas d'aujourd'hui que cela se fait : en réalité, ce seraient les morts qui auraient construit l'Eusapie de dessus à la ressemblance de leur ville. Ils disent que dans les deux villes jumelles, il n'y a plus moyen de savoir lesquels sont les vivants et lesquels les morts.

### **Les Villes Continues 1**

La ville de Léonie se refait elle-même tous les jours : chaque matin la population se réveille dans des draps frais, elles se lave avec des savonnettes tout juste sorties de leur enveloppe, elle passe des peignoirs flambants neufs, elle prend dans le réfrigérateur le plus perfectionné des pots de lait inentamés, écoutant les dernières rengaines avec une poste dernier modèle.

Sur les trottoirs, enfermés dans des sacs de plastique bien propre, les restes de la Léonie de la veille attendent la voiture

du nettoyage. Non seulement les tubes de dentifrice aplatis, les ampoules mortes, les journaux, les conditionnements, les matériaux d'emballage, mais aussi les chauffe-bains, les encyclopédies, les pianos, les services de porcelaine : plutôt qu'aux choses qui chaque jour sont fabriquées, mises en vente et achetées, l'opulence de Léonie se mesure à celles qui chaque jour sont mises au rebut pour faire place à de nouvelles. Au point qu'on se demande si la véritable passion de Léonie est vraiment, comme ils disent, le plaisir des choses neuves et différentes, ou si ce n'est pas plutôt l'expulsion, l'éloignement, la séparation d'avec une impureté récurrente. IL est certain que les éboueurs sont reçus comme des anges, et leur mission qui consiste à enlever les restes de l'existence de la veille est entourée de respect silencieux, comme un rite qui inspire la dévotion, ou peut-être simplement que personne ne veut plus penser à rien de ce qui a été mis au rebut.

Où le éboueurs portent chaque jour leurs chargements, personne ne se le demande : hors de la ville, c'est sûr ; mais chaque année la ville grandit, et les immondices doivent reculer encore ; l'importance de la production augmente et les tas s'en élèvent, se stratifient, e déploient sur un périmètre plus vaste. Ajoute à cela que plus l'industrie de Léonie excelle à fabriquer de nouveaux matériaux, plus les ordures améliorent leur substance, résistent au temps, aux intempéries, aux fermentations et aux combustions. C'est une forteresse de résidus indestructibles qui entoure Léonie, la domine de tous côtés, tel un théâtre de montagnes.

Voici maintenant le résultat : plus Léonie expulse de marchandises, plus elle en accumule : les écailles de son passé se soudent ensemble et font une cuirasse qu'on ne peut plus enlever ; en se renouvelant chaque jour, la ville se conserve toute dans cette seule forme définitive : celle des ordures de la veille, qui s'entassent sur les ordures des jours d'avant et de tous les jours, années, lustres de son passé.

Le déjet de Léonie envahirait peu à peu le monde, si sur la décharge sans fin ne pressait, au-delà de sa dernière crête, celle des autres villes, qui elles aussi rejettent loin d'elles-mêmes des montagnes de déchets. Peut-être le monde entier, au-delà de frontières de Léonie, est-il couvert de cratères d'ordures, chacun avec au centre une métropole en éruption ininterrompue. Les confins entre villes étrangères ou ennemies sont ainsi des bastions infects où les détritits de l'une et de l'autre se soutiennent réciproquement, se menacent et se mélangent.

Plus l'altitude grandit, plus pèse le danger d'éboulement : il suffit qu'un pot de lait, un vieux pneu, une fiasque dépaillée roule du côté de Léonie, et une avalanche de chaussures dépareillées, de calendriers d'années passées, de fleurs desséchées submergera la ville sous son propre passé qu'elle tentait en vain de repousser, mêlé à celui des villes limitrophes, enfin nettoyées : une cataclysme nivellera la sordide chaîne de montagnes, effacera toute trace de la métropole sans cesse habillée de neuf. Déjà des villes sont prêtes dans le voisinage avec leurs rouleaux compresseurs pour aplanir le sol, s'étendre

sur le nouveau territoire, s'agrandir elles-mêmes, rejeter plus loin de nouvelles ordures.

#### **Les Villes et les Morts 4**

Ce qui rend Argie différente des autres villes, c'est qu'elle a de la terre à la place de l'air. Les rues sont complètement enterrées, les pièces des maisons sont pleines de fine argile jusqu'au plafond, sur les escaliers se pose – en négatif – un autre escalier, sur les toits pèsent des couches de terrain rocheux en guise de ciel avec son nuages. Nous ne savons pas si les habitants parviennent à se déplacer dans la ville en élargissant les galeries creusées par les vers et les fissures par où s'insinuent les racines : l'humidité défait les corps et ne leur laisse que peu de force ; ils doivent rester immobiles et allongés, d'ailleurs il fait noir.

D'Argie, du dessus où nous sommes, on ne voit rien; il y en a qui disent : « C'est là-dessous », et il faut bien les croire ; les lieux sont déserts. La nuit, en collant l'oreille contre le sol, on entend quelquefois une porte qui bat.

#### **Les Villes et le Ciel 3**

Celui qui arrive à Tecla voit peu de choses de la ville, derrière les palissades de planches, les abris en toile de sac, les échafaudages, les armatures métalliques, les ponts de bois suspendus à des cordes ou soutenus par des chevalets, les échelles, les treillis. Alors il demande :

– Pourquoi la construction de Tecla dure-t-elle si longtemps ?

Et les habitants, sans arrêter de hisser des seaux, de jouer des fils à plomb, de promener vers le haut et le bas de longs pinceaux, répondent :

– Pour que ne commence pas la destruction.

Et quand on leur demande s'ils craignent qu'à peine ôtés les échafaudages, la ville se mette à craquer et tomber en morceaux, ils ajoutent très vite, à voix basse :

– Pas la ville seulement.

Si, insatisfaites réponses, quelqu'un applique un œil à la fente d'une palissade, il voit des grues qui soulèvent d'autres grues, des échafaudages qui recouvrent d'autres échafaudages, des poutres qui étayent d'autres poutres.

#### **Les Villes et le Ciel 4**

Appelés à dicter des normes pour la fondation de Périntie, les astronomes définirent le lieu et le jour selon la position des étoiles, tracèrent les lignes entrecroisées du decumanus et du cardo, orientées l'une d'après le cours du soleil et l'autre selon l'axe autour duquel roulent les ciels, ils divisèrent le plan selon les douze maisons du zodiaque de telle sorte que chaque temple et chaque quartier reçoive des constellations opportunes le juste influx, ils fixèrent l'endroit où dans les murs ouvrir les portes, prévoyant que chacune cadrerait une éclipse à la lune dans les mille ans à venir. Périntie, assurèrent-ils, allait refléter l'harmonie du firmament ; la raison naturelle et la grâce des dieux allaient donner forme aux destins de ses habitants.

Périntie fut édiflée précisément, selon les calculs des astronomes ; des peuples diverses vinrent la peupler ; la première génération née à Périntie commença de grandir entre ses murs ; ceux-là à leur tour arrivèrent à l'âge de se marier et d'avoir des enfants.

Dans les rues et sur les places de Périntie, aujourd'hui, tu rencontres des estropiés, des nains, des bossus, des obèses, des femmes à barbe. Mais on ne voit pas le pire ; des hurlements gutturaux sortent des caves et des greniers, où les familles cachent des enfants à six jambes ou à trois têtes.

Les astronomes de Périntie se trouvent devant un choix difficile : ou bien admettre que leurs calculs sont faux, et que leurs chiffres échouent à décrire le ciel ; ou bien révéler que l'ordre divin, c'est précisément celui qui reflète la ville des monstres.

### **Les Villes Cachées 5**

Plutôt que de te parler de Bérénice, ville injuste, qui couronne de triglyphes, abaqes et métopes les engrenages de ses équipements pour hacher les viandes (les employés du service d'entretien, quand ils lèvent le menton par-dessus les balustres et contemplent les vestibules, les grands escaliers, les pronaos, se sentent davantage prisonniers et petits), je devrais te parler de la Bérénice cachée, la ville des justes, qui s'agitent avec des matériaux de fortune dans l'ombre des arrière-boutiques et des débarras sous les escaliers, nouant un réseau de fils, tubes, poulies, pistons, contrepoids, qui s'infiltrer comme une plante grimpante entre les grands roues dentées



(lorsque celles-ci s'enraieront, une faible tic-tac avertira qu'un nouveau mécanisme exact gouverne la ville) ; plutôt que de te représenter les vasques parfumées des thermes au bord desquelles les injustes de Bérénice étendus, trament à coup d'éloquence arrondie leurs intrigues et observent d'un œil de propriétaire le rondeurs des odalisques au bain, je devrais te dire comment les justes, toujours sur leur garde pour échapper à la surveillance de sycophantes et aux rafles des janissaires, se reconnaissent à leur façon de parler, spécialement dans la prononciation des virgules et des parenthèses ; à leurs mœurs qu'ils conservent austères et innocentes, évitant les états d'âme compliqués et sombres ; à leur cuisine sobre mais savoureuse, qui évoque ou rappelle un très ancien âge d'or : potage au riz et au céleri, fèves bouillies, fleurs frites de courgettes.

A partir de là, il est possible de déduire une image de la Bérénice à venir ; bien plus qu'aucune remarque sur la ville telle qu'elle se montre à présent, c'est cela qui te conduira à la connaissance du vrai. Il faut que sans cesse tu tiennes compte de ce que je vais te dire : dans la semence même de la ville des justes, se trouve à son tour cachée une mauvaise graine ; la certitude et l'orgueil d'être dans le juste— et de l'être bien plus que beaucoup d'autres qui se disent plus justes que la justice— fermentent sous forme de rancœurs, rivalités, échanges de coups, et le désir tout naturel de revanche sur les injustes se colore de l'envie folle d'être à leur place pour faire la même chose qu'eux. Une autre ville injuste, quoique différente de la

première, est donc en train de creuser sa place dans la double enveloppe des Bérénice injuste et juste.

Cela dit, si je tiens à ce que ton esprit ne garde pas une image déformée, je dois attirer ton attention sur une qualité intrinsèque de cette ville injuste qui germe clandestinement dans la ville clandestine des justes : c'est le possible réveil— comme si tout d'un coup on ouvrait grandes les fenêtres— d'un amour latent pour ce qui est juste, amour pas encore soumis à des règles, et capable de recomposer une ville bien plus juste encore qu'elle ne fut avant de devenir le vase de l'injustice. Mais si l'on regarde encore plus précisément à l'intérieur de ce nouveau germe du juste, on y découvre une petite tache qui grandit pour devenir l'inclination croissante à imposer ce qui est juste au travers de ce qui est injuste, et peut-être est-ce là le germe d'une métropole immense...

Tu auras tiré de mon discours cette conclusion, que la véritable Bérénice est une succession dans le temps de villes différentes, alternativement justes et injustes. Mais ce dont je voulais te faire part n'est pas là : savoir que toutes les Bérénice à venir sont déjà en cet instant présentes, enroulées l'une dans l'autre, serrées, pressées, inextricables.

\*

Oui, l'empire est malade, et, ce qui est pire, il essaie de s'habituer à ses plaies. Telles est la conclusion de mes explorations : examinent les traces de bonheur qu'on peut encore apercevoir, j'en mesure la rareté. Si tu veux savoir

quelle ombre il y a autour de toi, fixe des yeux les faibles lumières du lointain.

\*

Les villes aussi se croient l'œuvre de l'esprit ou du hasard, mais ni l'un ni l'autre ne suffisent pour faire tenir debout leurs murs.

\*

Quand il arrive dans une nouvelle ville, le voyageur retrouve une part de son passé dont il ne savait plus qu'il la possédait. L'étrangeté de ce que tu n'es plus ou ne possèdes plus t'attend au passage dans les lieux étrangers et jamais possédés.

\*

La ville existe et elle n'a qu'un secret: elle ne connaît que des départs, elle ne connaît pas de retours.

\*

Il est en des villes comme des rêves : tout ce qui est imaginable peut être rêvé mais le rêve le plus surprenant est un rébus qui dissimule un désir, ou un peur, son contraire. Les villes comme les rêves sont faites de désirs et de peurs, même si le fil de leur discours est secret, leurs règles absurdes leurs perspectives trompeuses ; et toute chose en cache une autre.

\*

Il y a un moment dans la vie des empereurs, qui succède à l'orgueil d'avoir conquis des territoires d'une étendue sans bornes, à la mélancolie et au soulagement de savoir que

bientôt il nous faudra renoncer à les connaître et les comprendre.

\*

Les images de la mémoire, une fois fixées par les paroles, s'effacent.

\*

Peut-être n'est-il resté du monde qu'un terrain vague couvert d'immondices, et le jardin suspendu du palais du Grand Khan. Ce sont nos paupières qui les séparent : mais on ne sait lequel est dehors, lequel dedans.

\*

Il me semble quelquefois que ta voix m'arrive de loin, tandis que je suis prisonnier d'un présent tapageur et invisible, dans lequel toutes les formes humaines de la vie en commun sont arrivées à un bout de leur cycle, et on ne peut imaginer quelles formes nouvelles elles vont prendre. Et par ta voix j'écoute les raisons invisibles pour lesquelles peut-être bien, après leur mort elles vivront de nouveau.

\*

L'enfer des vivants n'est pas chose à venir : s'il y en a un, c'est celui qui est déjà là, l'enfer que nous habitons tous les jours, que nous formons d'être ensemble. Il y a deux façons de ne pas en souffrir. La première réussit aisément à la plupart : accepter l'enfer, en devenir une part au point de ne plus le voir. La seconde est risquée et elle demande une attention, une

apprentissage continuel : chercher et savoir reconnaître qui et  
quoi, au milieu de l'enfer, n'est pas de l'enfer, et le faire durer,  
et lui faire de la place.

